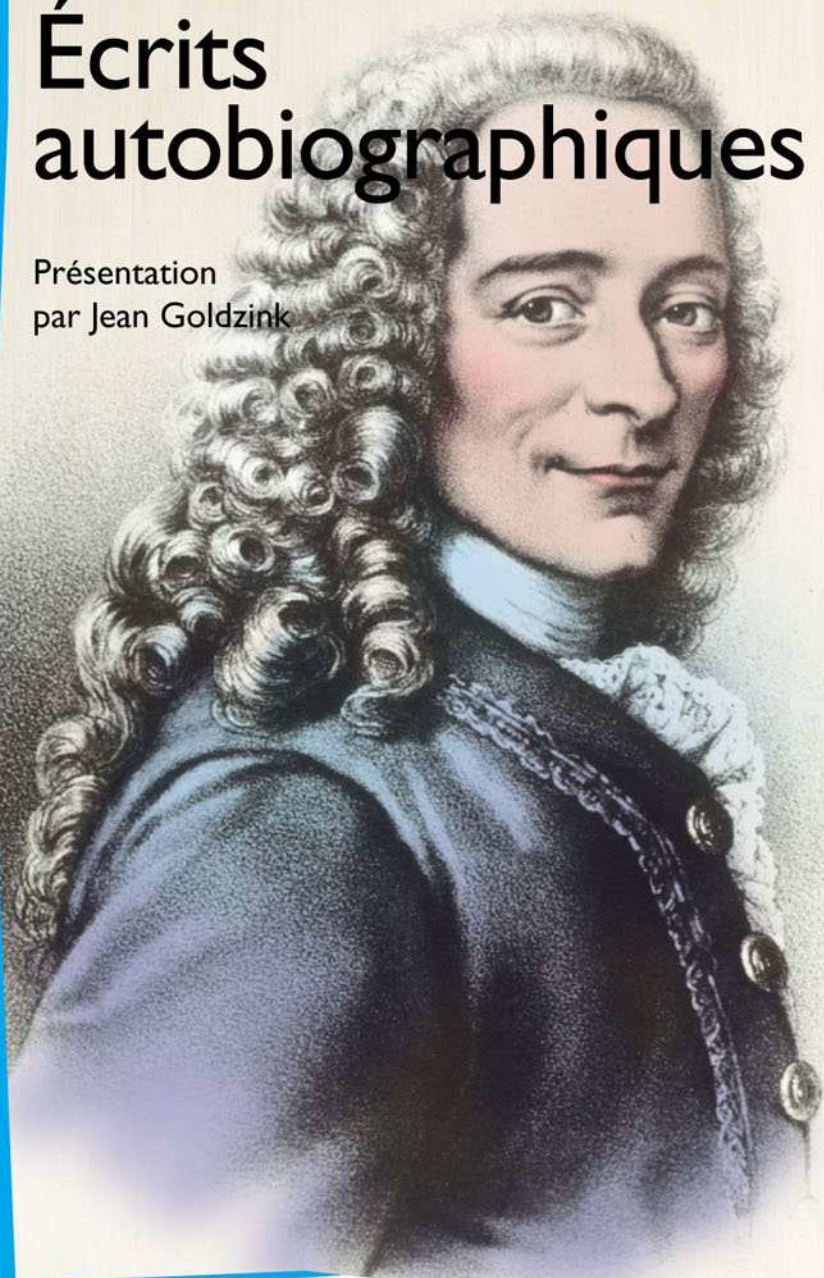


Voltaire

Écrits autobiographiques

Présentation
par Jean Goldzink



Extrait de la publication

VOLTAIRE

Écrits autobiographiques

Voltaire autobiographe ? On est tenté de rire, *Les Confessions* en main, ou saint Augustin en mémoire. Et pourtant, le satiriste le plus cinglant de notre histoire s'y est pris à trois fois pour se raconter...

En 1754, échappé de Berlin, interdit à Paris, réfugié à Colmar, il compose ou réécrit de fausses-vraies lettres de Prusse à sa nièce et amante, Mme Denis, qui furent reversées jusqu'à nos jours dans la *Correspondance* comme autant de témoignages spontanés et éblouissants sur ses démêlés avec Frédéric II. Celui-ci tient encore la première place dans les *Mémoires pour servir à la vie de Monsieur de Voltaire*, rédigés entre 1758 et 1760, à côté de *Candide* ; quant au *Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de La Henriade* (1776), il part de l'enfance et embrasse les légendaires années de Ferney.

L'autobiographie apparaît ici dans toute sa diversité : recueil épistolaire, récits à la première et à la troisième personne ; ton dolent, puis comique, puis rasséréné, pour se raconter sans enflure ni aveux. Au milieu de nos débordements, cette rare leçon de sobriété autobiographique vaut bien un hommage, sans doute.

Mémoires pour servir à la vie
de Monsieur de Voltaire, écrits par lui-même

Commentaire historique sur les œuvres
de l'auteur de La Henriade

Lettres de Monsieur de Voltaire
à Madame Denis, de Berlin (*extraits*)

Illustration :
Virginie Berthemet © Flammarion,
d'après un portrait de Voltaire,
© Collection Basile/Opale.



Flammarion

Édition de la Bibliothèque

ÉCRITS
AUTOBIOGRAPHIQUES

*Du même auteur
dans la même collection*

Dictionnaire philosophique

Histoire de Charles XII

L'Ingénu. La Princesse de Babylone

Lettres philosophiques

Lettres philosophiques. Derniers écrits sur Dieu (Tout en Dieu.

*Commentaire sur Malebranche. – Dieu. Réponse au Système
de la nature. – Lettres de Memmius à Cicéron. – Il faut prendre
un parti, ou le Principe d'action)*

Micromégas. Zadig. Candide

Romans et Contes

Traité sur la tolérance

*Zaïre. – Le Fanatisme ou Mahomet le prophète. – Nanine ou
l'Homme sans préjugé. – Le Café ou l'Écossaise*

VOLTAIRE

ÉCRITS
AUTOBIOGRAPHIQUES

Mémoires pour servir à la vie
de Monsieur de Voltaire, écrits par lui-même

Commentaire historique
sur les œuvres de l'auteur de La Henriade

Lettres de Monsieur de Voltaire
à Madame Denis, de Berlin (*extraits*)

*Présentation, notes, annexes,
chronologie et bibliographie*

par

Jean GOLDZINK

GF Flammarion

© Éditions Flammarion, Paris, 2006.
© André Magnan, pour les *Lettres de Monsieur de Voltaire
à Madame Denis, de Berlin.*
ISBN : 978-2-08-127308-5

Extrait de la publication

PRÉSENTATION

Pascal estimait le projet de se peindre tantôt sot, tantôt haïssable – mais peut-on ne pas haïr la sottise ? Sa défaite apparaît totale, voire irrémédiable, comme toute l'entreprise janséniste. Le désir de se raconter s'est répandu dans toute la population, jusqu'aux existences les plus humbles, porté par le fameux *devoir de mémoire* et les commodités électroniques. Rousseau l'avait deviné tout en croyant l'accomplir seul et à jamais : la confession se transporterait de sa boîte catholique sur la place publique, en devenant confessions *urbi et orbi*. Qui recule devant l'écriture peut toujours s'enregistrer, se faire interroger, les comptes d'une vie ont remplacé les contes à la veillée, les enfants exigent que les parents s'épanchent, ou ceux-ci se persuadent qu'on leur demande de contribuer au trésor mémorial des familles. Rage ou ferveur du souvenir, bouteilles à la mer empilées sur le sable... On ne voit guère que la profession de pape pour échapper encore au besoin de se dire avant les règlements redoutables annoncés outre-tombe par les religions. Cette raideur d'un autre âge a sa raison d'être. Le projet autobiographique tourne l'homme vers l'homme. Pire, vers sa propre image, fût-elle narcissiquement détestée. Le dégoût pascalien ne s'explique que trop. Mais pouvait-il imaginer que la peinture de soi devienne une industrie florissante, une manie collec-

tive, une sorte de devoir public imposé aux artistes, aux hommes de la politique et des affaires, ou du sport, ou du crime ? L'État, qui veille à tout, ne pouvait rester indifférent à cet état de fait. L'autobiographique, désormais, appartient officiellement aux sept « registres » enseignés dans les écoles républicaines comme modes majeurs de l'écriture littéraire.

De là deux problèmes. Le premier n'est pas le plus captivant. Il s'agirait de savoir ce qu'est l'autobiographie. Répondre que c'est l'écriture de soi par soi ne mange pas de pain, mais peine à nourrir l'esprit. Se pose aussitôt la question des démarcations génériques : comment distinguer un récit autobiographique d'un roman à la première personne, de ces romans-mémoires en vogue dès les années 1730 (Prévost, Marivaux) ? Comment savoir si tel modeste récit de soi humblement couché sur un modeste cahier n'est pas une fiction, apocryphe ou pas ? On dira évidemment qu'il faut et qu'il suffit que le lecteur se persuade d'avoir affaire à un personnage enregistré par l'Histoire, repérable dans les archives, garanti réel par la quatrième de couverture ou sa célébrité, mais aussi par les personnes rencontrées au cours de son récit : ainsi de saint Augustin, Casanova, Rousseau. Voltaire, quant à lui, martèle la chose dans les titres : *Mémoires pour servir à la vie de Monsieur de Voltaire* ; *Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de La Henriade*. Impossible de s'y tromper, M. de Voltaire a bel et bien existé, un château jurassien et beaucoup de volumes entassés en témoignent, et c'est de lui-même que parle M. de Voltaire, qui est bien l'auteur de *La Henriade*, épopée déposée dans le ventre d'un cheval sur un fameux pont parisien dédié à Henri IV. La pierre, le papier et le bronze font foi, sans compter l'iconographie. On avouera donc franchement que les considérations générales sur l'autobiographie en soi et pour soi n'ont guère d'intérêt autre que sociologique ou psychologique. Littérairement, elles ne semblent mener à rien de substantiel. Il y a peut-être un registre auto-

biographique, si l'Éducation nationale le dit et l'impose, mais qu'a-t-il enregistré ?

C'est pourquoi la seconde question paraît bien plus intéressante. Elle consiste à se demander ce que M. de Voltaire vient faire dans cette galère rousseauiste, au risque de troubler le tableau quasi idéal de leurs violents contrastes archétypiques : pauvre contre riche, ami des princes et des banquiers contre persécuté, cœur sensible et tourmenté contre esprit sarcastique, adversaire du théâtre contre l'auteur tragique le plus fameux d'Europe en son siècle, etc. On pourrait allonger la liste sans peine, et elle n'a guère d'équivalent en histoire littéraire. Oui, que vient faire le richissime écrivain ennobli et re-nommé par lui-même, dès 1718 ¹, sur les terres du « malheureux Jean-Jacques » ? Quelle foucade l'a poussé à se confronter sans le savoir à ce monument éternel de l'autobiographie, les magistrales *Confessions*, dont les premiers livres paraissent en 1783, cinq ans après leur mort commune ? Le désastre posthume de son théâtre ne suffisait donc pas à Voltaire : il lui fallait encore s'aventurer là où personne ne l'attendait, au confessionnal. Pour quels épanchements ?

Trois fois sur le métier...

Ces questions pathétiques n'ont évidemment aucun fondement historique. Mais l'après-coup les impose. Alors que le parallèle Corneille-Racine est d'ordre purement dramaturgique, celui de Voltaire et de Rousseau enveloppe deux artistes et deux existences hors du commun, qu'on dirait dessinées par quelque providence malicieuse ou perverse pour contraster sur fond de Lumières. Y compris, bien entendu, sur le plan autobiographique. Comment pourrait-il en aller autrement ? Si Rousseau consacre les quinze dernières années de sa vie à une entreprise véhémente

1. Voir *infra*, p. 111, note 1.

d'autojustification et de dénonciation, les incursions voltairiennes dans le récit de soi par soi n'obéissent à aucune pulsion désespérée, à aucune constance existentielle. Il s'agit de trois brefs moments dans une vie entièrement consacrée à l'art d'écrire, pratiqué dans tous les genres imaginables avec une virtuosité et une célérité jusqu'alors sans exemple. Les deux postures, les deux rapports au monde et à soi (comme à l'écriture) obéissent à des logiques sidéralement éloignées. D'où l'intérêt de leur rapprochement, fût-il rhétorique. Aussi bien, le voudrait-on qu'on ne pourrait plus y échapper. Ce n'est pas tous les jours que l'Histoire propose deux astres d'un tel éclat traversant ensemble le ciel humain sur deux orbites aussi différentes, comme conçues pour diverger et s'éclairer l'une l'autre.

Du premier écrit autobiographique de Voltaire, nous donnerons simplement quelques morceaux choisis, qui permettront d'en saisir la teneur : le lecteur trouvera ces extraits des *Lettres de Monsieur de Voltaire à Madame Denis, de Berlin*, telles que les a récemment établies André Magnan ¹, à la suite des *Mémoires* et du *Commentaire historique*, donnés intégralement. Mais comme les trois essais autobiographiques de Voltaire obéissent à une tonalité chaque fois singulière et élargissent progressivement leur champ de vision, il nous faut suivre dans cette présentation l'ordre chronologique d'écriture, et insister sur la tentative originelle, au destin si bizarre. Car l'on comprendra mieux alors pourquoi Voltaire ne pouvait s'en contenter. Et comment il a tenté, par deux fois encore, de se mettre en scène.

1. *Lettres de Monsieur de Voltaire à Madame Denis, de Berlin*, texte établi et annoté par André Magnan, publié pour la première fois dans *L'Affaire Paméla*, Éditions Paris-Méditerranée, 2004.

Les lettres envolées

La première entrée de Voltaire dans l'ordre autobiographique est de loin la plus étrange. Au point qu'il a fallu attendre le ^{xx}e siècle pour en démêler l'énigme. Une énigme qui ressemble étrangement à la lettre volée d'Edgar Allan Poe, cachée car trop offerte aux yeux de tous. De quoi s'agit-il ? Au retour de son fameux et piteux séjour à Berlin chez Frédéric II (1750-1753), Voltaire, réfugié en Alsace, déclare à sa nièce Mme Denis se mettre à une « histoire en lettres » (une « cinquantaine »), « dans le goût de *Paméla* », célèbre sujet contemporain du romancier anglais Richardson ¹. Ouvrage axé sur trois personnages : Mme Denis, sa nièce et maîtresse (depuis 1744 ou 1745), restée à Paris et à qui l'on écrit ; Frédéric II, le roi ingrat, le tyran capricieux qui les fait emprisonner tous deux à Francfort ² ; Voltaire, l'épistolier anxieux égaré à Berlin. Ouvrage évidemment impubliable, réservé à la postérité, et d'autant plus soigné ³. Ouvrage posthume de naissance, clandestin par nature. La vengeance devrait sourire à ceux qui savent attendre, comme le duc de Saint-Simon en ses *Mémoires* aussitôt confisqués par l'État, comme le Diderot du *Neveu de Rameau*, confié en manuscrit aux bons soins des âges futurs ⁴.

Les « Lettres d'Alsace » (rédigées entre 1753 et 1754), dans lesquelles Voltaire annonçait à Mme Denis ce

1. Richardson, *Paméla ou la Vertu récompensée*, 1741.

2. Voir la Chronologie à la date 1753, et les deux premiers textes de ce volume.

3. « Ce sera de tous mes ouvrages celui que je travaillerai avec le plus de soin et de scrupule. Il paraîtra après ma mort sous vos auspices » (Voltaire à Mme Denis, 24 novembre 1753). Les lettres dites « d'Alsace » à Mme Denis, où figure ce propos, ne furent publiées qu'en 1937. De là date ce qu'on a appelé chez les voltairianistes « l'Affaire Paméla ».

4. Louis XVI avait également prévu de saisir tous les papiers de Voltaire à sa mort. Dommage qu'il ne l'ait pas fait, nous aurions en France l'ensemble intact de ses archives ! Il faut parfois regretter que la police et la raison d'État ne fassent pas leur travail.

premier projet autobiographique « dans le goût de Paméla », ne furent publiées qu'en 1937. Or on ne retrouvait depuis cette date aucune trace d'un tel travail, pas la moindre ligne, le plus infime bout de papier. Que s'était-il passé ? On a compris que ce genre de curiosité n'affecte que les érudits pointilleux, en recherche perpétuelle de documents pistés au fond des bibliothèques privées ou publiques. L'ennui, c'est qu'on courait partout sans rien trouver. La nouvelle *Paméla* avait disparu, la traque faisait chou blanc. Quand manquent les indices matériels, restent, en science comme en police, les hypothèses. On proposa d'identifier l'objet évanoui aux lettres envoyées à Mme Denis entre 1750 et 1753, telles qu'elles figurent dans la Correspondance de Voltaire depuis la fin du XVIII^e siècle¹. Mais on n'y trouve pas trace d'un rapport à la fable de Paméla. Mme Denis aurait-elle nettoyé le paquet après la mort de l'oncle ? Les exemples ne manquent pas en histoire de la littérature et de la philosophie (qui a fait disparaître tout le début de la correspondance de Diderot avec Sophie Volland, sans doute la plus passionnée, et toutes les lettres de celle-ci ?). Une autre hypothèse consistait assez logiquement à nier l'existence de l'ouvrage annoncé : Voltaire aurait bercé sa nièce et amante de fausses illusions, pour la flatter et calmer ses nerfs. On pouvait aussi se tourner vers les *Lettres d'Amabed, etc.* (tel est le titre exact), roman épistolaire de 1769 explicitement référé par Voltaire à la *Paméla* de Richardson, mais décalé dans le temps et l'espace (le XVI^e siècle et l'Orient), et récit d'une éducation libertine par la main un peu rude d'un prêtre catholique sans scrupules. Notre ouvrage désespérément cherché en serait-il une première version ? Restait enfin et toujours l'espoir amical de retrouver un jour le roman richardsonien de l'auteur des Contes philosophiques, plus sentimental

1. Nous suivons l'exposé introductif d'André Magnan (*L'Affaire Paméla, op. cit.*, p. 10 sq.), à qui revient après trente ans d'efforts l'honneur ingénieux de la solution (presque ?) finale.

qu'il n'y paraît aux lecteurs pressés ou circonvenus par les idées reçues.

Chacune de ces hypothèses était évidemment plausible. Et toutes sont fausses, sauf une. La bonne intuition, nous dit André Magnan ¹, avait été formulée en 1953 par Jean Nivat, qui opposait la composition élégante, adroite, insinuante, des bien connues « lettres de Prusse » aux « Lettres d'Alsace » à Mme Denis, d'une tout autre tournure. Missives prussiennes « arrangées », « remaniées » pour se donner après coup « le beau rôle » ? se demandait Jean Nivat, que personne ne prit au sérieux avant André Magnan, qui suivait patiemment son propre chemin. Bref, au bout de cinquante ans de méditations et plus de deux siècles de lecture émerveillée, il faut extraire de la correspondance voltairienne quelques dizaines de lettres, dont certaines des plus fameuses, pour les rendre à leur véritable statut : ni vraies ni fausses, mais décalées, écrites juste après l'événement, dans l'immédiat après-coup, pour un usage autonome et proprement littéraire, en vue de faire œuvre à part ². Non pas, comme on le croyait jusque-là, lettres magistralement improvisées au fil de l'histoire berlinoise, documents étincelants de l'art épistolaire au mieux de sa forme européenne. Non, lettres de l'escalier, là où vient souvent, hélas, le meilleur de l'esprit confronté à l'imprévu. C'est dans l'escalier, raconte Rousseau dans ses *Confessions*, qu'affluaient en lui les réparties fulgurantes absentes l'instant d'avant au salon. Il s'agit en l'occurrence d'un escalier alsacien desservant le salon berlinois et la prison de Francfort, où Voltaire mijota pendant quelques mois (jusqu'en janvier 1754), à Colmar, une vengeance enfouie jusqu'ici dans son énorme correspondance. On se demandera plus loin

1. *L'Affaire Paméla*, *op. cit.*, p. 11-12.

2. Les lettres de Voltaire à Mme Denis à partir desquelles André Magnan a composé le recueil *L'Affaire Paméla* ont été publiées dans la Correspondance de Voltaire dès la fin du XVIII^e siècle (éd. de Kehl, sous la direction de Beaumarchais et de Condorcet).

ce qu'elles peuvent gagner à cette émigration forcée, dotées enfin de vrais papiers d'identité.

Restent trois problèmes. 1. Que sont devenues les vraies lettres de Berlin à Mme Denis ? Les reverra-t-on à leur tour ? 2. Qui a dispersé le paquet Paméla ? Faut-il incriminer les éditeurs de la première édition posthume complète, dite de Kehl (1784-1790) – Pankoucke, Beaumarchais, Condorcet –, ou bien le travail d'effacement avait-il déjà été accompli avant leur intervention ? 3. Comment parfaire le recueil réinventé, actuellement composé par André Magnan de cinquante lettres ¹ ? Et il manque aussi au lecteur un peu curieux une preuve du bien-fondé de cet étrange roman autobiographique entamé, défait et recomposé deux cent cinquante ans plus tard, qu'il est temps de lui proposer. Les lettres en question ne peuvent pas avoir été envoyées telles quelles de Berlin pour une raison drastique bien connue, et depuis au moins le XVII^e siècle où furent édictées les règles de la diplomatie ² : elles contiennent des détails incompatibles avec leurs dates supposées.

Mais ce qui déclasserait l'authenticité d'un document historique ne peut évidemment opérer ici en ce sens. Il s'agit bien de lettres de Voltaire, portant sur son séjour à Berlin, mais (ré ?)écrites ³ tout juste après, antidatées, en vue de s'insérer dans un recueil pour des effets calculés : calculés dans le cadre d'un ouvrage autonome, en vue d'agencer des rapports, des connexions, des échos ; calculés pour exercer des effets à retardement, en état de résister au report posthume de la publication. Les choses ont voulu que

1. « On peut douter que le recueil des lettres à Mme Denis, tel qu'il est actuellement attesté, soit complet », écrit André Magnan (*L'Affaire Paméla*, *op. cit.*, p. 174).

2. La diplomatie (1681) : « science qui a pour objet les diplômes, l'étude de leur âge, de leur authenticité, de leur valeur » (Le Robert). On en doit les principes à Mabillon.

3. S'agit-il de lettres réécrites ou entièrement composées après coup ? Il ne me semble pas qu'André Magnan décide nettement de la question, peut-être insoluble.

cette tentative d'autobiographie épistolaire, inspirée soi-disant d'un roman par lettres anglais pour mieux se venger après la mort de la réalité berlinoise la plus immédiate, ait subi de l'Histoire un énorme détour de plus de deux siècles ! La vraie Correspondance a absorbé la fausse. Il est toujours risqué, pour l'homme, de jouer avec le temps. *Le Neveu de Rameau* aurait pu, lui aussi, disparaître dans ces accommodements prudents avec la vie. S'il est certain que Voltaire a bien voulu écrire (sinon achever) l'œuvre intitulée aujourd'hui *Lettres de Monsieur de Voltaire à Madame Denis, de Berlin* (seul « titre ¹ » assez prosaïque que nous connaissions), il est hautement vraisemblable que la décision de disperser ces lettres dans la Correspondance revient aux éditeurs de Kehl. Il n'est pas trop difficile de les comprendre. La publication des *Mémoires* ne butait que sur un obstacle brûlant mais provisoire, d'ordre politique : Frédéric II vivait toujours. Mais où, en dehors des mêmes problèmes de décence diplomatique, classer et publier de manière autonome ces lettres insolentes de Berlin à Mme Denis ? En refusant de leur donner un titre spécifique, en mimant si parfaitement l'historicité épistolaire, en confiant explicitement leur destin posthume à une nièce assez indifférente, Voltaire les condamnait presque inexorablement à devenir ce qu'elles prétendaient être, une authentique correspondance, à reverser donc en son lieu naturel. Ce qu'ils ont fait en toute logique et bonne foi – leur assurant dès lors une gloire et une capacité vengeresse désormais moins solides. Rien ne dit qu'en rétablissant, au nom de la vérité historique, leur part indéniable de fiction, l'impeccable science d'André Magnan les serve aussi bien que les éditeurs de Kehl l'ont fait pour deux

1. André Magnan signale qu'il s'agit d'une désignation de Wagnière, secrétaire de Voltaire, dans un volume de manuscrits vendus en 1779 à Catherine II de Russie. Ce volume contient 38 lettres (*L'Affaire Pamela, op. cit.*, p. 231 et 215), dont André Magnan ne donne pas ici le détail.

siècles, peut-être sans le savoir ni le vouloir ! Il faudra sans doute revenir sur cet étrange paradoxe.

Des Mémoires au Commentaire historique

Les *Mémoires pour servir à la vie de Monsieur de Voltaire, écrits par lui-même*, rédigés entre 1758 et 1760, n'ont pas eu un destin aussi contrarié. Dès que le texte fut retrouvé dans les papiers par les éditeurs de Kehl, il courut Paris sous forme manuscrite puis fut édité – clandestinement. Le projet autobiographique, cinq ans plus tard, se présente dans le titre comme une contribution de l'auteur à une biographie future, censée plus complète et évidemment moins passionnément ironique. Les *Mémoires* n'embrassent en effet que vingt-sept ans de sa vie (1733-1760), de la rencontre avec Mme du Châtelet (morte en 1749) jusqu'au 12 février 1760, date du dernier et bref ajout. Mais l'essentiel, là aussi, concerne les relations de Voltaire avec Frédéric II. L'ambassadeur prussien à Paris intervint comme il se devait auprès du gouvernement pour faire cesser les ventes clandestines (non autorisées par la Direction de la Librairie), qui furent interdites le 14 juillet 1784. Les éditeurs de Kehl, qui l'avaient découvert et fait connaître, ne purent publier le texte qu'en 1790, aussitôt après la mort du roi de Prusse (1789), dans le tome LXX et dernier des *Œuvres complètes* en format in-8° (il y eut aussi un format in-12). Ils en avaient d'abord inséré des morceaux dans le *Commentaire historique*, dont le ton modéré atténuait leur terrible force corrosive.

Le *Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de La Henriade*, paru en 1776, deux ans donc avant la mort du poète, délègue à un narrateur qui parle à la première personne – et se confond parfois clairement avec l'auteur¹ – le soin de parler de la vie et des œuvres de Voltaire. Dès les premières lignes, le projet se

1. L'éditeur Beuchot le signale dès 1832, dans la deuxième grande édition posthume des *Œuvres complètes*.

démarque des deux textes précédents (inconnus bien entendu des contemporains) : 1. Il s'agit de « Commentaires sur un homme de lettres », et non pas, comme le texte de César ¹ ou même les *Mémoires* précédents, sur un héros, un conquérant, fût-il doté d'une bonne plume à la manière de Jules et Frédéric ; 2. Il affirme un devoir de véracité historique : « Nous ne ferons aucun usage ni des satires, ni des panégyriques [...] qui ne seront pas appuyés sur des faits authentiques » (p. 111). Place donc à l'historien Voltaire (auteur du *Siècle de Louis XIV*, de *l'Essai sur les mœurs*, etc.), qui s'engage à parler de lui-même comme s'il s'agissait d'un autre, en mêlant première et troisième personnes, le *je* et le *il*.

Trois projets autobiographiques, trois formes : le recueil épistolaire (ni exclusivement monodique, ni réellement polyphonique dans la version reconstituée qu'en propose André Magnan) ² ; le récit en *je* ; le récit en *il* narré par un *je* anonyme et ambigu. On peut donc conclure que, même dans la troisième et dernière tentative d'écriture de soi sur modèle césarien,

1. Jules César, *Commentaires sur la guerre des Gaules*.

2. André Magnan estime « nécessaire à la cohérence du recueil » d'insérer « quatre documents » réels (*L'Affaire Paméla*, *op. cit.*, p. 132, note 1) : une lettre de Frédéric (lettre 7) ; une de Mme Denis au roi de Prusse (lettre 45) ; deux de Voltaire (lettres 46 et 48. La lettre 46, une Déclaration au roi, est signée par l'oncle et la nièce). Les lettres 45, 46 et 48 ont trait à l'arrestation de Francfort. Le recueil comporte également une lettre de Mme Denis à Voltaire (lettre 49), et numérote des lettres manquantes (5 et 17, de Mme Denis ; 8, 27 et 41, de Voltaire). Soit quatre lettres authentiques, et au minimum cinq lettres introuvables mais appelées plus ou moins par le contexte épistolaire. On trouvera dans l'ouvrage d'André Magnan, en notes et en annexes, tous les renseignements disponibles sur l'état d'une question manifestement complexe, qui mobilise un nombre impressionnant de faits et conjectures d'une haute érudition. J'avoue que la justification par la seule « cohérence » de l'insertion de quatre lettres authentiques me pose problème. Figurent-elles dans le manuscrit de Saint-Petersbourg ? Il ne semble pas, mais je ne connais rien de ce manuscrit dont une description précise ne serait pas inutile. Ah ! si Louis XVI avait eu la poigne plus ferme, et fait main basse sur le fonds Voltaire, au lieu de le laisser filer en Russie...

censé l'exclure, Voltaire ne conçoit pas l'autobiographie sans voix subjective. Mais cette voix subjective, à quelle sorte de subjectivité prétend-elle atteindre ? Quel est le *moi* qu'elle vise ? De qui et de quoi veut-elle parler ? Pour répondre à ces questions, il faut entrer tour à tour dans chacun de ces textes étalés sur vingt ans, et dont un seul, le dernier, fut publié du vivant de l'auteur. Car c'était le seul publiable.

Un roi-auteur, un écrivain, des rivaux, une femme

Le trajet des *Lettres* va de juillet 1750 à décembre 1753, de Clèves à Colmar, en passant de l'espoir à l'angoisse, de la confiance au désenchantement amer. L'autobiographie du séjour berlinois, maquillée en correspondance sentimentale supposée authentique avec une nièce dont rien ne dit qu'elle soit aussi maîtresse, narre l'expérience de plus en plus désastreuse d'une désillusion. L'illusion tient tout entière dans une lettre du 23 août 1750 (parfaitement de la main du roi), où Frédéric s'engage solennellement à traiter Voltaire en ami :

Comment pourrais-je vouloir l'infortune d'un homme que j'estime, et qui me sacrifie sa patrie et tout ce que l'humanité a de plus cher ? [...] Je vous respecte comme mon maître en éloquence et en savoir, je vous aime comme un ami vertueux. [...] Quoi ? parce que je suis votre ami, je serai votre tyran ? (Annexes, p. 207-208.)

La séquence épistolaire antidatée raconte précisément la transformation d'un pseudo-ami en tyran, d'un palais en prison, l'impossibilité pour un roi et un écrivain indépendant de « vivre ensemble » sous le toit de la *philosophie*, « réunis par la même étude, par le même goût et par une façon de penser semblable » en vue de leur commune « satisfaction » (*ibid.*). Tout va confirmer le sombre pressentiment (authentique, mais dont on n'a pas retrouvé la trace écrite) de

Mme Denis, auquel Frédéric répond précisément dans sa lettre : « J'ai vu la lettre que votre nièce vous écrit de Paris. » Il va de soi que le recueil voltairien ne tient pas à partager les torts. Toute la faute de la rupture, tout le poids de l'échec cinglant d'un rêve d'amitié philosophique retombe sur le roi de Prusse. Trop roi et trop auteur pour être philosophe.

C'est que Frédéric souffre de l'excès de ses dons – il est musicien, poète, écrivain, philosophe, homme de guerre – et de ses pouvoirs. Si Louis XV est indifférent au sort des Lettres en général et de Voltaire en particulier, Frédéric aime s'entourer d'intellectuels et d'artistes européens, qu'il attire à Berlin par séduction et promesses matérielles. Mais il adore aussi, selon Voltaire, les opposer les uns aux autres par des rivalités, par des confidences perfides et cruelles, assez vraisemblables pour blesser durement, pas assez vérifiables pour justifier plainte, réparation ou départ. Telle la fameuse orange pressée (Voltaire) dont on s'apprêterait à jeter vite l'écorce en bout d'emploi (lettre du 2 septembre 1751). Faux ? Vrai ? Voltaire n'a pour témoin que La Mettrie, dont l'ingénuité supposée plaide en faveur du vrai, mais qu'il n'a pas le loisir d'interroger sur son lit de mort... Et que vaudrait la confession ultime d'un athée mort en athée, d'indigestion ? On se torture alors à coups d'exemples répétés de la dureté et de l'ingratitude royales, de ses caprices, de sa brutalité « vandale », en ruminant les pressentiments de Mme Denis et ses propres craintes, avant que n'éclatent enfin les preuves formelles que l'illustre écrivain, passé du service d'un roi à un autre, ne dispose à Berlin que d'une liberté limitée, surveillée, menacée. Dès qu'il se mêle, au nom de la déontologie intellectuelle et poussé par le démon comique, de s'opposer à Maupertuis, président tout-puissant de l'Académie de Berlin (tout-puissant parce que Frédéric le veut ainsi), le roi intervient en personne dans la querelle, en tant qu'auteur à peine déguisé, porteur de sceptre et de foudre. Il faudrait se taire ou partir. Mais partir implique de terminer les

tâches éditoriales en cours, de rapatrier de l'argent (Voltaire ne se contente pas d'« arrondir » les vers du roi, d'écrire et de publier, de faire jouer ses pièces, il continue de combiner des affaires plus ou moins nettes, d'arrondir infatigablement le magot où s'assurent son indépendance et son bien-être, sans compter l'avenir matériel de Mme Denis). Et surtout, il faut obtenir l'autorisation d'une sortie honorable, déguisée en voyage curatif qui ne trompe personne. Jeu apeuré de la souris avec un chat redoutablement vindicatif, qui n'hésitera pas à jeter le poète, puis sa nièce, dans une prison de Francfort, hors même de ses États, avec une brutalité humiliante et retentissante, aux yeux de toute l'Europe.

En somme, Frédéric se révèle le pire de ces rivaux et ennemis littéraires dont les figures traversent la vie de Voltaire, les lettres de Berlin et les deux autres textes. Rien de plus redoutable qu'un roi moins philosophe qu'auteur, c'est-à-dire vaniteux. Frédéric réunit la triple vanité vindicative des femmes, des rois et des poètes ! (15 octobre 1752). Voltaire, qui s'y connaît en amour-propre d'auteur, s'est bien jeté de son plein gré, naïvement, malgré avertissements et pressentiments, dans la gueule du loup déguisé en philosophe et ami. Il aurait dû savoir que « Ce monde-ci est une guerre continuelle », où « un véritable homme de lettres est toujours en danger d'être mordu par ces chiens [les libellistes], et mangé par ces monstres [les dévots] » (20 décembre 1753). La rencontre avec le faux « Salomon du Nord » porte à incandescence la destinée du « véritable homme de lettres » en ce monde. « Qui plume a guerre a » (22 mai 1752). À lui de trouver un abri, qui ne peut donc pas être la maison du prince (Louis XV et encore moins Frédéric). Sera-ce Colmar, d'où part la dernière lettre ?

Rien à voir donc avec *Paméla* et Richardson. La grande figure littéraire qui se dessine derrière ces lettres magnifiques et truquées (quelle autobiographie ne l'est pas ?), c'est celle des *Tristes* d'Ovide, voire des *Regrets* de Du Bellay : « Enfin j'éprouve deux senti-

Études critiques

Jean GOLDZINK, *Voltaire, entre A et V*, Hachette Supérieur, 1994.

Jean GOULEMOT, André MAGNAN, Didier MASSEAU *et al.*, *Inventaire Voltaire*, Gallimard, 1995.

André MAGNAN, *Dossier Voltaire en Prusse (1750-1753)*, Oxford, Voltaire Foundation, 1986.

Christiane MERVAUD, *Voltaire et Frédéric II : une dramaturgie des Lumières*, Oxford, Voltaire Foundation, 1985.

Jean NIVAT, « Quelques énigmes de la correspondance de Voltaire », *RHLF*, 1953, n° 53, p. 439-463.

Raymond TROUSSON et Jerom VERCRUYSE (dir.), *Dictionnaire général de Voltaire*, Honoré Champion, 2003.

TABLE

<i>Présentation</i>	7
---------------------------	---

ÉCRITS AUTOBIOGRAPHIQUES

Mémoires pour servir à la vie de Monsieur de Voltaire, écrits par lui-même.....	35
Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de La Henriade	109
Lettres de Monsieur de Voltaire à Madame Denis, de Berlin (<i>Extraits</i>)	177
<i>Annexes</i>	207
<i>Chronologie</i>	211
<i>Bibliographie</i>	217